

HISTOIRE
DU NÉGATIONNISME
EN FRANCE

VALÉRIE IGOUNET

HISTOIRE
DU NÉGATIONNISME
EN FRANCE

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 2-02-035492-6

© ÉDITIONS DU SEUIL, MARS 2000

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

pour Louise

Cette histoire est vraie
puisque je l'ai inventée d'un bout à l'autre.

Boris Vian

C'est une ruse des démons
de faire croire qu'ils n'existent pas.

Baudelaire

Cet ouvrage n'aurait pu voir le jour sans le soutien de nombreuses personnes. Je remercie chaleureusement Pierre Milza qui m'a accompagnée et soutenue pendant l'élaboration de ce travail. Pierre Vidal-Naquet a bien voulu mettre à ma disposition ses archives et m'a donné de nombreux conseils. Je lui exprime ma gratitude. Ma première rencontre avec Jacques Baynac en a appelé plusieurs autres. Ses archives ont également grandement contribué à ce travail. Je lui ai dit plusieurs fois combien je le remerciais pour son aide. Il sait comme je lui suis redevable. Les archives de Sylvain Boulouque, de Roger Langlais et de Jean-Claude Pressac ont apporté un regard neuf sur ce travail. Sans ces nombreux papiers, il aurait manqué nombre d'informations à cette histoire que j'ai tentée de construire.

Plusieurs personnes m'ont donné des informations sous la forme d'entretiens qui m'ont été d'une grande utilité. D'autres ont accepté de me rencontrer ou m'ont écrit afin de me livrer diverses informations. Et puis, il y a ces personnes rencontrées au fil du temps, qui m'ont aidée plus qu'elles ne le croient. Elles se reconnaîtront.

Robert Ilbert et Éric Vial m'ont fait confiance il y a de cela quelques années. Je ne les oublie pas.

Enfin, si j'ai pu mener à bien et à terme ce travail, c'est aussi grâce à un petit cercle de proches qui étaient à mes côtés. Quelques clin d'œil particuliers à mes frères, Yann et Stéphane. Anne et Sylvain ont bien voulu relire ces pages. Pascal, tes conseils judicieux ont pris forme. Philippe, simplement merci.

A mes parents, je voudrais dire qu'ils m'ont inculqué certaines convictions qui ne sont pas étrangères à ce travail. Je leur offre ce livre.

Introduction

12 septembre 1998, Paris.

A Saint-Nicolas-du-Chardonnet, fief des catholiques intégristes, sont célébrées les obsèques de Maurice Bardèche. Les générations de l'extrême droite la plus dure viennent rendre un dernier hommage à l'écrivain fasciste. Les négationnistes Pierre Guillaume et Henri Roques¹ sont là. Jean-Marie Le Pen, absent, s'associe à la cérémonie par la publication d'un *in memoriam* dans la presse d'extrême droite dans lequel il salue le « grand écrivain », l'« historien d'avant-garde » et un « indéfectible compagnon de route du combat national ». Le président du Front national poursuit : « Gageons que son œuvre puissante et courageuse perdurera longtemps encore, et que son souvenir constituera un modèle de droiture et d'intelligence pour les générations à venir [...]. Jeunes et moins jeunes, nous serons nombreux à conserver une pensée secrète et reconnaissante pour Maurice [...] »

Ces quelques lignes donnent une image assez précise d'un état du négationnisme en France, cinquante ans après son apparition. Maurice Bardèche, l'initiateur du négationnisme, est mort le 30 juillet 1998. L'extrême droite vient saluer une ultime fois la mémoire du néofasciste et du négationniste. Henri Roques, de sensibilité frontiste, et Pierre Guillaume, qui se revendique d'ultra-gauche, symbolisent cette alliance négationniste entre deux extrêmes, spécifique à l'Hexagone. Quant à Jean-Marie Le Pen, il décide, une nouvelle fois, d'accréditer ouvertement la négation de l'histoire au nom de son parti.

1. Cf. Christiane Chombeau, Nicolas Weill, « Jean-Marie Le Pen rend hommage à l'écrivain antisémite Maurice Bardèche », *Le Monde*, 15 septembre 1998.

Le discours négationniste nie la politique d'extermination nazie à l'encontre des juifs d'Europe. Il s'agit d'une double négation : d'une part, la négation de la volonté d'extermination du III^e Reich et, par là même, de l'emploi de la chambre à gaz homicide, « pilier central de la religion de l'«holocauste»² » d'après Robert Faurisson, une des figures du négationnisme français ; d'autre part, la négation de l'anéantissement systématique, massif et industriel de la communauté juive. Le négationnisme veut délivrer un message fondamental : les juifs ont menti afin de culpabiliser l'Occident et permettre la création de leur État. Disculpant l'Allemagne – qui ne peut être accusée d'un crime qu'elle n'a pas commis –, la rhétorique négationniste accuse les juifs d'être les principaux instigateurs du plus gros « mensonge du xx^e siècle ». Pour Robert Faurisson, « ou bien la Shoah a existé avec les chambres à gaz, et alors les Allemands, *dans cette affaire*, se sont comportés en fieffés criminels. Ou bien cette Shoah, ces chambres à gaz n'ont pas existé, et les juifs se comportent, *dans cette affaire*, comme de fieffés menteurs. C'est l'un ou l'autre. Et, pour moi, puisque cette Shoah, ces chambres à gaz n'ont jamais existé, j'en conclus que, *dans cette affaire*, les juifs depuis cinquante ans se comportent en fieffés menteurs³ ».

A travers l'étude de cette thèse aujourd'hui quinquagénaire, nous privilégions les termes négationnisme/négationnistes plutôt que révisionnisme/révisionnistes afin de désigner ce discours et ses initiateurs et adeptes. Adoptée par la majorité des historiens, la dénomination « négationnisme » a été introduite par Henry Rousso⁴. Ce dernier la préfère à celle de « révisionnisme », jusque-là habituellement employée, car, explique-t-il, le négationnisme relève d'un « système de pensée, d'une idéologie et non d'une démarche scientifique ou même simplement critique⁵ ». C'est plus qu'une simple

2. Lettre de Robert Faurisson à Ernst Nolte, 3 juin 1991, Internet, Aaargh.

3. Entretien avec Robert Faurisson, Vichy, le 9 avril 1996.

4. Cf. la première publication du *Syndrome de Vichy* aux éditions du Seuil en 1987.

5. Henry Rousso, *Le Syndrome de Vichy. De 1944 à nos jours*, Le Seuil*, coll. « Points Histoire », deuxième édition revue et mise à jour, 1990, p. 176.

* Lorsque le lieu d'édition n'est pas indiqué, il s'agit de Paris.

bataille de mots. Les négationnistes ne peuvent prétendre opérer une révision de l'histoire. En se dénommant révisionnistes, ils instaurent le doute quant à leurs intentions et tirent partie de l'ambiguïté du terme révisionnisme pour diffuser leurs thèses. Pendant longtemps, la notion de révisionnisme a été associée à d'autres questions, notamment politiques : dans les discussions entre les tenants du marxisme et ceux du léninisme ou, encore, au moment de l'affaire Dreyfus, pour désigner les partisans de la révision du procès. Le terme révisionniste, au sens où nous l'entendons, apparaît tardivement. En 1967, c'est-à-dire à l'issue du premier âge du négationnisme, il est loin de qualifier le discours de la négation du génocide juif pendant la dernière guerre mondiale. Dans son *Dictionnaire de la politique française*, Henry Coston définit ainsi le mot :

Révisionnisme : « Nom donné par les communistes prochinois aux communistes d'obédience soviétique, qu'ils accusent de vouloir *réviser*, donc dénaturer la doctrine marxiste-léniniste ⁶. »

Robert Faurisson, au moment de son affaire, popularise un courant de pensée jusqu'alors marginal et reprend ce mot, maintes fois utilisé dans l'histoire, pour qualifier son discours. La noblesse des intentions de l'universitaire lyonnais et de ses thuriféraires est mise en avant pour légitimer le choix du terme, à l'époque loin d'être galvaudé. Le courant révisionniste apparaît dans l'opinion alors qu'il existe, en fait, depuis trente ans. Il se dit positiviste ⁷, car il annonce une bonne nouvelle (il prétend que l'instrument du meurtre de masse, les chambres à gaz, n'a jamais tué. Par conséquent, les Allemands n'ont pas commis ce crime sans précédent dans l'histoire). L'entreprise révisionniste se prétend aussi apolitique. Elle dit travailler à rétablir la vérité par simple amour pour

6. Henry Coston (sous la direction de), *Dictionnaire de la politique française*, Publications Henry Coston, La Librairie française, 1967, p. 926.

7. Robert Faurisson fait ici allusion au système philosophique d'Auguste Comte qui, par le positivisme, entend fonder la « physique sociale » (la sociologie, *nda*), une discipline étudiant les phénomènes sociaux et devant instaurer le règne de la philosophie positive aboutissant ainsi au bonheur de l'humanité.

elle. Le révisionnisme cherche alors à s'imposer comme une école de recherche historique :

Le révisionnisme historique prétend [...] simplement accomplir normalement le travail normal de l'historien et n'existe comme « école » séparée que du fait des dogmes et des tabous qui entourent certaines périodes historiques, déchaînent les passions et la répression et empêchent que ne s'accomplisse ce travail de l'histoire. [...] Le révisionnisme historique n'est ni de droite ni de gauche, il tente de mettre le récit historique en accord avec les faits vérifiables. Il ne prétend pas énoncer la *vérité* d'un fait ou d'un événement, il prétend en vérifier l'exactitude. Par conséquent, il n'entend pas proposer la Vérité *de* l'histoire mais entend se limiter à la vérité *en* histoire⁸.

Le révisionnisme aurait pu et dû avoir un sens noble. Depuis cinquante ans, la perception du génocide juif a été soumise à plusieurs corrections et interprétations. Par exemple, le 15 décembre 1945, *Le Monde* annonce que « neuf millions de personnes, au moins, ont péri dans les camps de concentration ». Nombre de comptes rendus, de témoignages publiés dans les années d'après-guerre se révèlent erronés. En janvier 1947, un article décrit l'audition de la déposition écrite de Kurt Gerstein⁹ au procès de Nuremberg. Le journaliste pense peut-être que la surévaluation du nombre de victimes accentue l'horreur perpétrée par les nazis. Toujours est-il que de tels propos, en dénaturant la vérité, feront le lit des négateurs du génocide juif :

Les chambres à gaz avaient une capacité d'environ 45 mètres cubes. Une seule servait pour les survivants du train tout entier, auxquels on avait dit : « Les hommes construiront des routes et des maisons ; les femmes ne feront rien, mais les volontaires pourront vaquer aux soins du ménage. En attendant, nous vous offrons une bonne douche désinfectante. Tâchez de respirer profondément. » L'opération dura trente-deux minutes. « Telles des statues de pierre, les cadavres restaient debout, dans l'attitude où la mort les avait figés. Ils n'avaient pas eu la place de tomber ou

8. Pierre Guillaume, « Liminaire », *Annales d'histoire révisionniste*, printemps 1987, n° 1, p. 6-14.

9. Sur Kurt Gerstein, cf. *infra*, p. 238.

simplement de se baisser. Des équipes d'Ukrainiens, menées à coups de fouet, déblayaient ensuite la salle, car d'autres juifs attendaient leur tour dehors. Des dentistes arrachaient les dents d'or, et les corps étaient lancés pêle-mêle dans les fosses béantes qui débordaient bientôt. » Selon son témoignage, le nombre de juifs et de déportés d'Europe centrale massacrés par les nazis dans les camps d'extermination s'élève à 25 millions¹⁰.

L'historiographie française du génocide juif va se constituer peu à peu. La Libération et la découverte progressive des camps nazis marquent les consciences d'une empreinte indélébile. Dès le lendemain de la guerre, les premiers récits de déportés sont là. Rédigés dans la hâte, une trentaine de témoignages « répondent à une urgence intérieure qui s'était fait sentir dès le camp lui-même¹¹ ». L'opinion découvre l'ignominie nazie alors qu'elle n'« était pas prête à [la] “recevoir” ni psychologiquement ni intellectuellement : elle n'avait pas les outils conceptuels pour comprendre le génocide, c'est-à-dire l'inimaginable¹² » ; c'est sûrement là une des raisons pour lesquelles les vingt années consécutives à la Seconde Guerre mondiale ne se particularisent pas par un fort intérêt historiographique pour la période 1940-1945. Peu de travaux d'historiens la concernant sont alors édités en France¹³.

C'est à partir des années cinquante que sont publiés les premiers ouvrages sur l'histoire de la solution finale. En 1951, le Français Léon Poliakov livre *Le Bréviaire de la haine. Le III^e Reich et les juifs*, étude précise de la solution finale. En 1953, l'ouvrage de Gérard Reitlinger, *The Final Solution*, sort en Angleterre. Trois ans plus tard, *Race and Reich* de Joseph Tenenbaum paraît aux États-

10. *Le Monde*, 18 janvier 1947, p. 2. Cf. Pierre Boudrot, *Le Quotidien Le Monde face aux sceptiques et aux négateurs de 1944 à 1993. Un journal devant la banalisation du fait génocidaire et la négation du génocide juif*, mémoire présenté à l'IEP de Paris (sous la direction de Claire Andrieu), 1993.

11. Annette Wieviorka, *Déportation et Génocide. Entre la mémoire et l'oubli*, Hachette, coll. « Pluriel », 1995, p. 185.

12. Robert Frank, « La mémoire empoisonnée », dans Jean-Pierre Azéma, François Bédarida (sous la direction de), *La France des années noires*, Le Seuil, 1993, tome 2, *De l'Occupation à la Libération*, p. 491.

13. Pour les réflexions à venir, nous nous inspirons de François Bédarida, « Bilan et signification de quarante années de travail historique », dans François Bédarida, *La Politique d'extermination*, Albin Michel, 1989, p. 15-27.

Unis. Les années cinquante sont également l'époque des premières soutenances de thèses universitaires sur ces questions, dont celle de Raul Hilberg, en 1955 aux États-Unis, préfiguration de son ouvrage de 1961, *The Destruction of the European Jews*. Deux faits essentiels sont à relever à la lecture de cet exposé sommaire : dès les premières études, différentes approches historiques de l'histoire de la solution finale existent et annoncent le débat entre intentionnalistes et fonctionnalistes ; la France prend part faiblement à cette production historiographique. Quatre raisons expliquent la réticence – et non le désintérêt – de la communauté historique française vis-à-vis de l'histoire de la solution finale : tout d'abord, l'ancrage dans les mentalités de l'École des Annales qui privilégie la longue durée à l'événement ; ensuite, l'Université française a longtemps été hésitante face aux sujets du temps présent et a éprouvé une « sorte de panique devant l'histoire contemporaine¹⁴ » ; enfin et surtout, une raison politique symbolisée par le souvenir obsédant de la collaboration de l'État français, le « syndrome de Vichy ». Serge Klarsfeld ajoute une dernière raison. Elle a trait aux aspects techniques de l'utilisation des chambres à gaz qui ont été négligés pendant les années d'après-guerre. Personne n'aurait pu s'imaginer qu'un « jour on aurait à prouver leur existence. Mais, à partir du moment où la contestation des chambres à gaz est apparue, un effort remarquable a été accompli pour rassembler et exposer les preuves de leur existence¹⁵ ». Le négationnisme s'est nourri de ce retard de l'historiographie française. Plus exactement, il a germé et s'est développé sur certaines ignorances. D'autres éléments d'ordre factuel se sont ajoutés à cette matière propice à l'éclosion d'une négation de l'histoire : la singularité de l'événement et le soin méticuleux de ses auteurs à effacer la moindre trace de leurs crimes. « Les premiers à nier le crime furent les criminels eux-mêmes¹⁶ », rappelle Henry Rousso. Avant la fin

14. Cf. François Bonnet, Nicolas Weill (propos recueillis par), « Pierre Vidal-Naquet analyse les relais dont disposent les négationnistes », *Le Monde*, 4 mai 1996.

15. « Une lettre de M. Serge Klarsfeld », *Le Monde juif*, janv.-mars 1987, n° 125, p. 1.

16. Henry Rousso, « La négation du génocide juif », *L'Histoire*, n° 106, décembre 1987, p. 76.

de la guerre, les Allemands ont détruit les chambres à gaz des camps d'extermination (Auschwitz, Belzec, Sobibor, Treblinka), à la seule exception de celles de Majdanek. Les chambres à gaz visitées sur le territoire polonais ont donc été reconstruites pour servir la mémoire. Les installations d'Auschwitz, symbole de l'extermination nazie – un camp où les chambres à gaz ont fonctionné le plus longtemps et celui dont il est revenu le plus de déportés –, ont donc été rebâties après 1945. Les communistes, qui ont pris l'initiative de ces reconstructions, ont fait preuve d'erreurs grossières. Lorsqu'il se rend à Auschwitz en 1965, Serge Klarsfeld comprend qu'on y « truquait les choses. On les truquait d'une façon cohérente, d'une part parce que Auschwitz appartenait aux Polonais communistes et, d'autre part [parce qu']il fallait avoir le plus de convois possible. C'était une sorte de vedettariat du camp d'extermination¹⁷ ». Plus tard, lors de l'inauguration de ce « monument international à la mémoire des victimes du fascisme », le 16 avril 1967, les orateurs discourent pendant trois heures et ne prononcent pas le mot « juif ». Durant plusieurs années, on a pu lire, en vingt langues, sur la plaque commémorative de Birkenau : « Ici, de 1940 à 1945, quatre millions d'hommes, de femmes et d'enfants ont été torturés et assassinés par les meurtriers hitlériens. » Pendant des années, cette négation du « judéocide fut l'une des constantes de l'approche stalinienne. D'Auschwitz, elle faisait avant tout le lieu de la souffrance polonaise et du martyre des combattants antifascistes¹⁸ ». En 1990, la plaque d'Auschwitz est remplacée par une autre où est inscrit qu'environ un million et demi d'« hommes, femmes et enfants, en majorité des juifs de divers pays d'Europe », ont été assassinés par les nazis à Auschwitz. Est rétabli, à ce moment-là, le nombre des victimes qui, de quatre millions – nombre avancé par les moyens d'information et adopté par la mémoire collective –, passe à un million et demi. Dans ces circonstances, le bilan des victimes représente un des plans d'attaque privilégiés des négationnistes. En répertoriant les dénombrements contradictoires des historiens, cinéastes ou encore fantaisistes, ils espèrent

17. Entretien avec Serge Klarsfeld, Paris, 19 février 1996.

18. Éric Conan, « Auschwitz : la mémoire du mal », *L'Express*, 19 janvier 1995, p. 60.

instaurer le doute sur la validité de l'« histoire officielle », un des objectifs centraux de la démarche négationniste. La singularité du génocide et la difficulté à en établir l'histoire annoncent les exploitations négationnistes. L'étude de la politique nazie d'extermination pose à l'historien « du point de vue épistémologique des questions à la fois spécifiques et ardues¹⁹ ». La faiblesse documentaire sur l'Allemagne nazie est un fait avéré. Berlin a été bombardé, une masse de documents a disparu. La plupart des documents officiels restants sont en langage codé. « Les sources dont nous disposons pour étudier les chambres à gaz sont à la fois rares et peu sûres²⁰ », affirme l'historien américain Arno Mayer. Les négationnistes exploitent cette rareté des sources. Pour eux, la pénurie de documents signifie l'absence d'événements, l'histoire s'établissant sur des sources écrites, les seules à être fiables. Les témoignages sont ainsi dénigrés, car reposant sur une mémoire « faillible » et prêtant à confusion. Il existe aussi une littérature de bas étage sur la déportation qui apporte de l'eau au moulin négationniste :

[...] Et voilà qu'on voit apparaître depuis quelque temps sur le marché de la chose imprimée, accompagnés parfois d'un goût douteux – n'a-t-on pas vu, dans les couloirs du métro, des affiches à croix gammée pour « vendre » *Treblinka* –, des livres qui veulent toucher le public en s'adressant aux penchants les plus vils : sadisme, viol, et violence, torture et meurtre, dans le style « sang à la une », avec titres racoleurs comme *Le Train de la mort* [...] ? Ne dirait-on pas que certains auteurs, constatant que le sexe et la violence font recette en ce moment, se sont avisés qu'il y en avait une mine inépuisable à Auschwitz, à Bergen-Belsen, à Mauthausen, etc. [...] L'un n'a pas hésité à faire un plagiat pur et simple [...]. Un autre en est à son cinquième livre, et il en annonce d'autres. Celui-là ne plagie pas, il a trouvé une recette : rassembler des récits des rescapés, sans trop se préoccuper de l'exactitude – et on sait comment les souvenirs se transforment – sans craindre d'user la sensibilité de son lecteur par un style de fait divers [...]. Pour faire savoir ce que fut la déporta-

19. François Bédarida, « Bilan et signification de quarante années de travail historique », *La Politique d'extermination*, op. cit., p. 16.

20. Arno Mayer, *La « Solution finale » dans l'histoire*, La Découverte, 1990, p. 406.

Le négationnisme, la « grande aventure intellectuelle de la fin de siècle » ?	570
Les librairies, 571. – Internet, 574 – Vers une internationalisation du discours négationniste, 576.	
Robert Faurisson, « ennemi public numéro 1 ou héros international du xx ^e siècle » ?	584
Robert Faurisson, l'extrémiste, 586. – Robert Faurisson, l'aigri, 588. – Robert Faurisson, l'antisémite, 592.	
CONCLUSION	597
<i>Annexe : Entretien avec Jean-Claude Pressac, La Ville-du-Bois, 15 juin 1995</i>	611
<i>Chronologie indicative</i>	653
<i>Sources et bibliographie.</i>	661
<i>Index</i>	677

Collection « XX^e siècle »

derniers titres parus

NORBERT FREI
L'État hitlérien
et la Société allemande
1933-1945
1994

YVES TERNON
L'État criminel
Les génocides au XX^e siècle
1995

FRANCINE MUEL-DREYFUS
Vichy ou l'éternel féminin
1996

PHILIPPE ARIÈS
Le Présent quotidien
Introduction et notes de Jeannine Verdès-Leroux
1997

ÉTIENNE FOUILLOUX
Les Chrétiens français entre crise et libération
1937-1947
1997

CHRISTIAN DELPORTE
Les Journalistes en France
Naissance et constitution d'une profession
1999

FRÉDÉRIC ROUSSEAU
La Guerre censurée
Une histoire des combattants européens
1914-1918
1999

LAURENT GERVEREAU
Les images qui mentent
Histoire du visuel au XX^e siècle
2000